









f'hebdo du doyenné de Giromagny - Rougemont-le-Château 1º novembre 2022 # 155

Chers amis,

la Toussaint est traditionnellement la période des retrouvailles en famille, non seulement avec ses membres qui se trouvent sur cette terre mais encore avec ceux qui nous ont quittés et que nous espérons dans la joie et le bonheur, dans la paix et la lumière. Le fait que la Toussaint soit un jour férié qui précède le jour de la commémoration des défunts apporte une certaine confusion... heureuse confusion qui nous pousse à oser envisager que ceux qui nous ont quittés partagent le sort des grandes figures de sainteté que l'Église met en avant.

La Toussaint nous rassemble et nous unit au-delà de la mort. Elle nous pousse en avant afin que nous soyons capables d'envisager les heureuses réalités qui nous attendent. Elle nous porte résolument vers l'avenir. Nos horizons ne sont pas bouchés. Le terme de notre destinée est écrit. Cette conviction nous permet déjà de goûter le bonheur de la lumière au milieu des nuits que nous sommes amenés à traverser si souvent au cours de l'existence.

La Toussaint réveille notre foi qui doit nous permettre d'être heureux dans notre aujourd'hui, si sombre soit-il, comme l'affirme à merveille l'auteur de la Lettre aux Hébreux : « La foi est une façon de posséder ce que l'on espère, un moyen de connaître des réalités qu'on ne voit pas. » (He 11, 1)

Bonne fête de la Toussaint à vous tous, dans cette espérance qui vient transformer notre quotidien.

Père Yann, votre doyen

Mardi 1e novembre 2022, Jous les Baints

fectures de la messe

Première lecture (Ap 7, 2-4.9-14)

Moi, Jean, j'ai vu un ange qui montait du côté où le soleil se lève, avec le sceau qui imprime la marque du Dieu vivant ; d'une voix forte, il cria aux quatre anges qui avaient reçu le pouvoir de faire du mal à la terre et à la mer : « Ne faites pas de mal à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, avant que nous ayons marqué du sceau le front des serviteurs de notre Dieu. » Et j'entendis le nombre de ceux qui étaient marqués du sceau : ils étaient cent quarante-quatre mille, de toutes les tribus des fils d'Israël. Après cela, j'ai vu : et voici une foule immense, que nul ne pouvait dénombrer, une foule de toutes nations, tribus, peuples et langues. Ils se tenaient debout devant le Trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, avec des palmes à la main. Et ils s'écriaient d'une voix forte : « Le salut appartient à notre Dieu qui siège sur le Trône et à l'Agneau! » Tous les anges se tenaient debout autour du Trône, autour des Anciens et des quatre Vivants ; se jetant devant le Trône, face contre terre, ils se prosternèrent devant Dieu. Et ils disaient : « Amen ! Louange, gloire, sagesse et action de grâce, honneur, puissance et force à notre Dieu, pour les siècles des siècles! Amen! » L'un des Anciens prit alors la parole et me dit : « Ces gens vêtus de robes blanches, qui sont-ils, et d'où viennent-ils ? » Je lui répondis : « Mon seigneur, toi, tu le sais. » Il me dit : « Ceux-là viennent de la grande épreuve ; ils ont lavé leurs robes, ils les ont blanchies par le sang de l'Agneau. »

Psaume (Ps 23 (24), 1-2, 3-4ab, 5-6)

Au Seigneur, le monde et sa richesse, la terre et tous ses habitants! C'est lui qui l'a fondée sur les mers et la garde inébranlable sur les flots. Qui peut gravir la montagne du Seigneur et se tenir dans le lieu saint? L'homme au cœur pur, aux mains innocentes, qui ne livre pas son âme aux idoles. Il obtient, du Seigneur, la bénédiction, et de Dieu son Sauveur, la justice. Voici le peuple de ceux qui le cherchent! Voici Jacob qui recherche ta face!

Deuxième lecture (1 Jn 3, 1-3)

Bien-aimés, voyez quel grand amour nous a donné le Père pour que nous soyons appelés enfants de Dieu – et nous le sommes. Voici pourquoi le monde ne nous connaît pas : c'est qu'il n'a pas connu Dieu. Bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous le savons : quand cela sera manifesté, nous lui serons semblables car nous le verrons tel qu'il est. Et quiconque met en lui une telle espérance se rend pur comme lui-même est pur.

Évangile (Mt 5, 1-12a)

En ce temps-là, voyant les foules, Jésus gravit la montagne. Il s'assit, et ses disciples s'approchèrent de lui. Alors, ouvrant la bouche, il les enseignait. Il disait : « Heureux les pauvres de cœur, car le royaume des Cieux est à eux. Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. Heureux les doux, car ils recevront la terre en héritage. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu. Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des Cieux est à eux. Heureux êtes-vous si l'on vous insulte, si l'on vous persécute et si l'on dit faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi. Réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux ! »

Le bonheur du désir

Nous pouvons désirer le bonheur mais cette attitude pourrait-elle masquer le fait que le désir, déjà, nous rend heureux ? Est-ce le désir ardent d'un monde nouveau qui qualifie le saint qui, déjà submergé de bonheur, œuvre en ce monde pour le rendre davantage conforme à la volonté de Dieu, pour le faire ressembler au Royaume des Cieux ? La liturgie de ce jour de la Toussaint mêle volontairement le bonheur à la sainteté en nous faisant entendre les béatitudes que Jésus prononce à l'initiale de son Sermon sur la montagne. Sainteté et bonheur semble donc bel et bien liés. Le saint serait donc quelqu'un d'heureux malgré les épreuves qu'il rencontre car les saints que l'Église met en avant ont rarement vécu une existence tranquille et ne sont pas tous morts dans leur lit...

La sainteté à laquelle nous aspirons tous ne relève pas de la perfection. Elle fixe la perfection. Elle possède la perfection pour objectif. C'est cela qui donne un sens à notre existence même si une vie entière ne nous permet pas de parvenir au but. La sainteté est avant tout mise en mouvement. Elle est décision de passer de la foule au groupe des disciples comme nous le notons dans notre page d'Évangile. Au début, il y a les foules. Quand Jésus décide de gravir la montagne, il ne reste plus que les disciples, ceux qui ont choisi de suivre, ceux qui ont choisi de mettre leur pas dans ceux du Christ. Le texte ne peut pas rendre compte du silence et de la contemplation mais imaginons ces disciples ayant changé de point de vue, capables de contempler au-delà de l'horizon. Les réalités qu'ils contemplent leur offrent un dépaysement total. Ils aperçoivent de loin les réalités du Royaume des Cieux et cela les bouleverse... et cela les rend heureux comme Jésus le constate en ouvrant son discours.

C'est à ce moment qu'ils deviennent des saints, des êtres de désir qui ont contemplé les réalités à venir. Leur désir, non seulement les rend heureux mais encore les maintient en marche. Ils veulent atteindre ces réalités. Ils ne se contentent plus de leur existence aux horizons bouchés. On a souvent reproché à cette page d'Évangile de contribuer à ce que la religion soit l'opium du peuple. Sous prétexte d'un bonheur à venir, chacun pourrait se contenter de son triste sort sans chercher à bousculer le système. Bien au contraire, ces personnes paradoxalement heureuses sont mobilisées par leur désir au point de vouloir anticiper le monde à venir dès à présent. Les saints ont faim et soif de justice. Ils veulent promouvoir le pardon et la paix. Ils sont prêts à tout risquer, jusqu'à leur vie, pour ancrer, ici et maintenant, les valeurs qui ont cours dans le Royaume des Cieux.

La sainteté est donc une affaire de désir, de ce désir qui doit nous maintenir en mouvement, à être d'éternels insatisfaits devant un monde si défiguré par la haine, la violence, l'intolérance, le rejet. Le désir n'est qu'une facette de l'amour. Il en est le moteur qui nous conduit vers l'amour total et infini. Il représente cet élan vital qui nous porte vers l'objet de notre amour, vers celui qui est l'Amour. Choisissons la sainteté comme la bien-aimée du Cantique des cantiques qui ne trouve pas le repos tant qu'elle n'a pas trouvé son bien-aimé : « Sur mon lit, la nuit, j'ai cherché celui que mon âme désire ; je l'ai cherché ; je ne l'ai pas trouvé. Oui, je me lèverai, je tournerai dans la ville, par les rues et les places : je chercherai celui que mon âme désire ; je l'ai cherché ; je ne l'ai pas trouvé. Ils m'ont trouvée, les gardes, eux qui tournent dans la ville : « Celui que mon âme désire , l'auriez-vous vu ? » À peine les avais-je dépassés, j'ai trouvé celui que mon âme désire : je l'ai saisi et ne le lâcherai pas que je l'aie fait entrer dans la maison de ma mère, dans la chambre de celle qui m'a conçue. » (Ct 3, 1-4) Nous aurons alors trouvé le bonheur... bonheur paradoxal sur cette terre et bonheur absolu dans le Royaume des Cieux...

« Notre rapport à la mort a été dénaturé par la pastorale de la peur »

Source: la-croix.com

Bénédicte Mariolle (1) est chargée de l'animation liturgique dans l'Ehpad où vit sa communauté. Elle estime que la peur de l'enfer et du purgatoire a altéré la relation des chrétiens à la mort et la compréhension des derniers sacrements.

Comment accompagnez-vous les personnes en fin de vie pour les préparer à la mort ?

Bénédicte Mariolle : Se préparer à la mort devrait commencer dès le baptême. Saint Benoît disait avoir toujours la mort devant les yeux. Ce n'est pas morbide, c'est une forme de sagesse humaine : savoir que ma vie a une fin m'invite à m'engager dans cette vie, à la vivre plus intensément.

La sagesse chrétienne ne voit pas la mort comme la fin de tout mais comme un retournement vers la vie. C'est ce que célèbre chaque année le mystère pascal. Au cours du triduum pascal, toute l'Église passe la mort avec le Christ. Dans les anciens rituels, on lisait la Passion du Christ auprès du mourant avant de lui donner la communion en viatique. Il accomplissait dans sa chair ce qu'il avait entendu tous les ans au cours de sa vie. À Pâques, nous acceptons de regarder la mort en face et de la vivre avec le Christ pour ressusciter avec lui.

Tous les ans, je prépare le triduum pascal avec les résidents de notre Ehpad pour leur en donner le sens. Dans la liturgie des heures, à l'office des complies, on apprend tous les soirs à mourir dans la confiance du réveil, de la résurrection. On dit les mots du Christ sur la Croix : « Entre tes mains je remets mon esprit ». On chante des psaumes de confiance devant la mort. On reprend le cantique de Syméon : « Maintenant Seigneur tu peux me laisser aller à la mort ».

Mais n'est-il pas naturel d'avoir peur de la mort?

B. M.: Les hôpitaux cachent la mort, craignant d'effrayer les malades. Chez nous, au contraire, quand un de nos résidents décède, ses voisins de chambre viennent nous relayer pour le veiller, prier avec nous, et une confiance s'installe: ils savent qu'on fera la même chose pour eux. La mort fait moins peur. Et puis je leur propose un parcours sacramentel, notamment sur les derniers sacrements. Quand on peut aider les personnes à voir la mort comme quelque chose qui fait partie de la vie, cela change tout. Moins on en parle, plus elle est angoissante.

Je pense que cette angoisse est née aussi du fait que pendant des siècles, l'Église a organisé autour de la mort une pastorale de la peur. Il fallait recevoir l'extrême-onction pour avoir la garantie d'aller au ciel. Les faire-part disaient : « Il est mort muni de tous les sacrements », et celui qui ne les avait pas reçus pouvait douter de son salut éternel. On a compris la mort comme le salaire du péché, une idée tout à fait absente de la pensée des Pères de l'Église.

Saint Ambroise distinguait trois sortes de mort : la mort naturelle, biologique, qui fait partie de la vie. La mort spirituelle, la mort-péché de celui qui refuse d'entrer dans la vie du Christ et retombe dans le néant. Et puis une autre forme de mort spirituelle, une mort à soi-même qui est

un chemin de vie. Dans la pastorale de la peur, la mort biologique et la mort-péché ont été amalgamées. On a alors relu la Genèse en disant : l'homme a été créé immortel, et c'est le péché qui a créé la mort. La mort spirituelle, oui, mais pas la mort biologique ! Et l'on a vu la mort comme une malédiction, un moment de jugement, et la souffrance comme le moyen d'expier nos péchés. Pourtant, si la mort n'existait pas, ce serait terrible ! L'épi de blé naît d'un grain qui meurt...

De quand date cette pastorale de la peur ?

B. M. : Je dirais qu'elle est apparue aux alentours du XIIe-XIIIe siècle, et qu'elle s'est amplifiée au XIVe siècle. C'est l'époque où apparaît dans la liturgie le *Dies irae*. Ensuite, l'Église n'a cessé de manier la peur en brandissant la menace de l'enfer. Je pense que le climat des grandes pestes y a été pour beaucoup. Au même moment, s'est répandue une dimension juridique de la religion qui a correspondu au développement du Droit canon, et avec ce que l'historien Jacques Le Goff a appelé « l'invention du purgatoire ». Au XIIIe siècle, l'eschatologie s'organise selon une vision quasi-physique selon la trilogie bien connue, ciel, enfer, purgatoire, qui apparaissent comme les trois "lieux" possibles de la destination de l'âme après la mort. Dans ce contexte, les sacrements apparaissent davantage comme une "garantie" de salut, permettant, à l'heure de la mort, au mieux de "gagner" le ciel ou de réduire le "temps" de purgatoire, sinon d'échapper à l'enfer.

Au XIIIe siècle aussi apparaît l'absoute dans la messe des funérailles, comme une espèce de dernier pardon, de dernière garantie d'accès au ciel. Au concile de Trente, il est dit que toute la vie chrétienne est pénitentielle. Selon moi, cette évolution manifeste une forme d'oubli de la dimension baptismale de la vie chrétienne. Dans l'Antiquité, le baptême marquait une vocation qui distinguait le chrétien du monde païen. Dans un monde devenu chrétien où tout le monde est baptisé, ce qui distingue un chrétien d'un autre, ce n'est plus le baptême, c'est la pénitence. La vie religieuse elle aussi est comprise comme une manière pénitentielle d'assurer son salut.

Pensez-vous que nous sommes encore piégés par cette vision des choses ?

B. M.: Si l'on a au cours des dernières décennies totalement négligé la question de la mort et de son accompagnement liturgique, c'est, pour moi, en réaction à cette pastorale de la peur, qui s'est retournée contre l'Église. Elle a bloqué, jusqu'au concile Vatican II, toute possibilité de travailler à une véritable pastorale de l'accompagnement de la mort. Elle a fini par susciter de nombreuses réactions de rejet de l'Église, qui instrumentalisait la peur de mourir pour obliger les gens à recevoir les sacrements. Elle a conforté l'athéisme. Après la Seconde Guerre mondiale, il y a eu un point de non-retour : depuis la Shoah, on ne peut plus parler de la mort comme du salaire du péché.

Ne croyez-vous pas pourtant que beaucoup de jeunes chrétiens adhèrent encore à cette vision-là?

B. M.: La plupart des homélies d'avant concile portaient sur la mort et le jugement. Après le concile, on a totalement cessé d'en parler. Aujourd'hui, face à ce silence, toute une génération de jeunes prêtres, qui n'a pas connu cette prédication, revient en force sur le paysage assez rassurant du ciel, du purgatoire et de l'enfer, sur les messes pour les défunts comprises dans un esprit comptable... La plupart des prêtres avant le concile demandaient que l'on en finisse avec cet esprit, ce que les plus jeunes ont oublié. Ils ont manqué aussi d'un enseignement un peu construit sur une eschatologie fondée sur le mystère pascal, qui est très présent dans la théologie

des sacrements. Il faudrait bâtir une nouvelle approche de l'eschatologie, non plus localisante (ciel, enfer, purgatoire), mais à partir de la relation.

S'agit-il du lien dont vous parlez dans votre livre entre corps eucharistique, corps ecclésial, corps personnel, corps ressuscité ?

B. M.: Avoir perdu l'eucharistie comme dernier sacrement, c'est avoir perdu la clé qui unit tout cela. Notre baptême nous fait entrer dans le corps du Christ. Il nous greffe sur le corps du Christ, auquel nous appartenons dans l'Église qui en est le signe ici-bas. L'eucharistie, qui structure toute la vie chrétienne de dimanche en dimanche et achève le baptême, nous rend toujours plus vivants dans ce Corps, jusqu'à la dernière eucharistie, qui nous fait pleinement participants du corps ressuscité du Christ. Il n'y a pas des corps ressuscités mais un seul Corps. Le père François-Xavier Durrwell le dit très bien : le Christ meurt seul, mais il ressuscite multitude. C'est ce que dit saint Paul, dont la théologie du Corps est le nœud de la foi chrétienne : il n'y a qu'un seul Corps, celui du Christ ressuscité dont nous sommes tous membres. D'où les textes magnifiques des Pères de l'Église, Origène par exemple, qui dit que le Corps du Christ n'aura atteint sa pleine stature que quand le dernier homme à naître y aura pris sa place.

C'est cette solidarité qui fonde l'Église mais aussi la vie éternelle. La vie éternelle, c'est le partage de vie de l'Éternel. Cela veut dire que notre vie éternelle commence dès que nous sommes greffés sur le Christ. Toute notre vie nous est donnée pour accueillir librement et volontairement notre place dans le Corps du Christ, pour nous ajuster à son Corps. Nous sommes donc déjà de plain-pied dans la vie éternelle au moment de notre mort. Saint Augustin disait que notre tête est déjà au ciel. Et Paul que tout le Corps gémit encore dans les douleurs de l'enfantement (Romains 8). C'est une perspective historique magnifique, avec l'idée que le Christ a déjà saisi l'humanité pour la faire entrer dans l'éternité. Mais il faut que toute l'humanité accueille ce don librement et passe avec lui dans l'éternité.

Nous sommes donc dans une sorte d'entre-deux...

- **B. M.:** Dans la perspective antique, on tenait en tension baptême et achèvement final. Au baptême, on entre dans un Corps qui ne sera achevé qu'à la fin des temps. Nous sommes dans un entre-deux, mais il ne s'agit pas d'une espèce de salle d'attente, de purgatoire, dans laquelle nous devrions nous purifier. Cette purification est déjà à l'œuvre actuellement, elle se fait par la rencontre avec le Christ que nous pouvons vivre dès aujourd'hui.
- (1) Petite sœur des pauvres, professeure de théologie sacramentaire, auteure de *Les Sacrements* à l'approche de la mort (Cerf).

